Introduction

Je remercie les organisateurs, le Père Pascal et Gilles de leur confiance et de l'invitation à vous partager quelques réflexions. Ce colloque cherche à articuler des axes de partage et de réflexion pour la pastorale du sport. Pour ma part je ne suis pas praticien, du moins plus. Dans une vie passée, après ma licence universitaire, j’ai pu travailler comme entraineur de jeunes et directeur d’un petit club de foot et dans une école catholique aux USA. Là je cherchais à mettre en œuvre la vision pastorale de l’entraineur-éducateur qui porte la charge de ses joueurs. Mais depuis longtemps, j’ai quitté les terrains pour les amphis de l’université, ce qui ne veut pas dire pour autant que j’ai abandonné la vocation pastorale d’entraineur. Non, car mon vestiaire est devenu la salle de classe. Toutefois, cette excursion aujourd’hui dans la pastorale du sport représente, en fait, un voyage différent pour moi. Et j’apprécie énormément car j’apprends plein de choses de vous qui êtes engagés dans des initiatives pratiques autour des questions pastorales du sport, des athlètes et les véritables enjeux du terrain. Engagés dans la pastorale, vous êtes des bergers. Le Christ était berger, et comme nous l’a rappelé Mgr Gobillard hier, le berger est aussi un marcheur, en d’autres mots un sportif voyageur. Donc il s’agit ici d’un voyage dans l’univers de la pastorale du sport. Pour ma contribution, je vous invite à suivre avec moi des chemins internationaux afin de discuter des enjeux et défis de la pastorale sportive par-delà du monde.

En discutant il y a plusieurs mois avec le Père Pascal et Gilles, l'idée est née de faire une topographie du sport international. Je ne me rappelle plus si l’idée est venue de leur côté ou du mien. Si ma contribution vous plait alors c’est surement eux, si je vous endors l’idée était certainement la mienne. Par topographie nous entendons une sorte de cartographie du phénomène sportif, au-delà de l'Hexagone, car vous êtes bien mieux placés avec vos expériences et connaissances pour décrire l’actualité du sport en France. Donc, je vais vous proposer des réflexions plus larges, autant dans une dimension temporelle – souvent avec des anecdotes historiques - que dans ses dimensions thématiques. Ce ne sera pas un cours d’histoire mais plutôt un parcours doté de panneaux explicatifs parfois historiques, parfois contemporains.

Lorsque j'ai commencé à réfléchir à la manière de structurer ce papier pendant l'été je concevais une topographie autour de trois thèmes : l'organisation *politique* du sport mondial, le sport comme planète *sociale*, et la particulière *économie* du sport. Je voulais plonger dans ces trois sphères sans perdre de vue l’objet de ce congrès, à savoir la pastorale du sport. Dans la mesure où notre colloque traite la question pastorale du sport, je ne voulais pas m'arrêter à un simple tableau descriptif des problèmes de l'organisation du sport, son lien avec le social ou son financement. Non, je souhaitais faire un pas de plus afin d'identifier les principaux défis que l'on perçoit au niveau global. Autant dire, trois domaines pour faire un état des lieux qui permettra, du moins je l'espère et vous me le direz à la fin, de dégager des pistes de réflexion.

Permettez-moi une petite parenthèse.

J'ai une chance énorme depuis plus de quinze ans d'enseigner dans un Master International en Sciences Humaines, Gestion et Droit du Sport - connu plus souvent par son surnom le FIFA Master - Ce cours m'a offert la possibilité de côtoyer des étudiants du monde entier. Chaque année sur une trentaine d'étudiants, sont représentés tous les continents et souvent une bonne vingtaine de nationalités. Le résultat c'est une petite Nations Unies chaque année et cela m'apporte une fraicheur renouvelée à chaque promotion, une vision des quatre coins de la terre jusque dans mes salles de cours. C’est un enseignement tout à fait neutre d’un point de vue spirituel. Cependant, notre Master n’ignore pas les questions éthiques, mais elles sont traitées surtout dans une vision que l’on pourrait qualifier d’humaniste. Par conséquent, nos presque 700 anciens étudiants tous très bien placés dans le monde du sport (dans beaucoup de grandes fédérations et travaillant sur de grands événements) sont peu sensibilisés aux questions pastorales et spirituelles. Pourtant, il existe des enjeux pastoraux partout dans le monde du sport, surtout autour de l’accompagnement des athlètes comme nous l’avons entendu en lien avec la question des JO et l’aumônerie.

Puisque je sors justement d'une semaine de cours, la semaine dernière en Angleterre, j'ai pu prendre la température si j'ose dire des sujets qui préoccupent la génération future de managers du sport. Cela informe ma réflexion et surtout les défis que je vous présenterai à la fin. Je trouve le regard de mes étudiants intéressant car ils ont tous la vingtaine/petite trentaine et viennent du monde entier. Lorsque nous cherchons à comprendre les enjeux présents, les tendances du futur, il est essentiel d'ajouter la vision de la jeunesse. Les jeunes d'aujourd'hui regardent demain à la lumière d'une joie encore innocente et porteuse de l'espérance si importante pour le monde comme la souvent rappelé Jean-Paul II qui avait qualifié la jeunesse de la manière suivante : « vous êtes l’avenir, vous êtes mon espérance ». Donc, jeunesse et espérance, jeunesse et sport, ce sont des liens importants et des paroles qui reviendront plus tard. Ici je ferme la parenthèse.

Alors, je voudrais explorer trois domaines avec vous cet après-midi : l'organisation-politique, le social, et l'économique. Au travers de ces trois prismes nous pourrons nous intéresser aux problèmes principaux du sport et surtout esquisser les défis pastoraux en lien avec le sport mondial. Pour ce faire, je voudrais avant tout interroger certaines définitions qui me semblent clés pour notre voyage dans les pâtures sportives. Tout berger doit connaitre ses brebis, leurs noms, leur histoire. Alors commençons par la brebis en question : le sport.

Qui est le sport ? Je dis bien *qui* et non pas quoi car je pense essentiel de commencer par la personne qui est au centre de l'activité. Avant d'être une activité, une pratique organisée, un lieu pour le lien et l'identité sociale, ou un marché économique, le sport est d'abord une histoire d'hommes et de femmes, sans oublier les jeunes. Or, parler du sport est impossible sans parler d’abord du sportif. Je fais référence à l'importance de l'incarnation dont nous avons parlé hier. Au cœur du sport se trouve alors le sportif. Ce sportif a de multiples visages. Nous connaissons déjà celui de la star du moment, le vainqueur du dernier tournoi, de l’étoile montante. Mais le sportif c’est aussi un homme bouillonnant d'agressivité car souffrant du chômage ou frustration de manque de sens à sa vie et pour qui ses entrainements dans un club de rugby sont une évasion nécessaire pour évacuer les tensions. Le sportif c’est aussi une femme sous pression psychologique qui court des marathons pour échapper aux jugements d'un monde qui l’ignore et ne la valorise pas. Le sportif c’est aussi un jeune qui cherche des repères pour sa vie bousculée par une adolescence pesante dans un monde terriblement angoissé. Professionnel ou amateur, élite ou joueur du dimanche, avant d’être un champion, une idole, le sportif est un être incarné avec une vie, des souffrances, et bien sûr, des rêves. Le sport sans sportif c'est comme le Christianisme sans chrétiens, un phénomène abstrait raconté dans un livre d’histoire.

Justement, dans la topographie du sport mondial que je vous propose aujourd’hui, je préserve une place centrale à l'humain. Le sportif, ce n'est pas seulement le record du monde, la médaille d'or, le joueur le plus cher de la planète, c'est d'abord, et avant tout, vous, c'est moi, c’est votre collègue de bureau, votre confrère. Bref, il s’agit d’une personne blessée par le péché originel, en chemin, parfois perdue et errant, en quête d'un coach. Oui, le sportif n'existe presque jamais sans repère extérieur. Il s'entraine presque toujours sous le regard d'un autre. Coéquipier, entraineur, préparateur, le sportif est toujours accompagné et nous verrons l’importance de la responsabilité de ces personnes pour le bien et le pire. Même le sportif individuel qui s’entraine seul, retrouve le regard de l’autrui dans la compétition. Là le repère extérieur c’est l’adversaire ou le juge. En termes spirituels, le sportif n'est rien d'autre qu'une brebis athlétique ayant besoin de la voix de son berger entraîneur, son pasteur, pour ne pas dire Créateur. Et ainsi nous retrouvons l'intérêt pastoral dans le sport, la pastorale pour les sportifs et le soin de leurs âmes, plutôt qu’une pastorale mécanique pour une activité purement technique dans un domaine vide d’humanité.

Je vous invite, je nous invite, à garder au cœur de nos réflexions l'homme, la femme et le jeune, tous sportifs. Dès lors que nous pouvons garder une place principale pour l'humain au cœur du sport, une place pour le « qui » du sport, nous pourrions dès après nous intéresser à son activité, le sport en tant que phénomène qui se déroule dans un certain contexte.

La pratique du sport se manifeste de manière quasi universelle, sur des terrains et dans les salles de sport du monde entier. Le sportif manifeste son activité lors d'un événement sportif, un match, une course, un tournoi. L’événement est ainsi la scène où le sportif s’exerce dans une célébration de l’activité physique. Tout comme le fidèle exerce sa foi au cœur d'une célébration religieuse. Cela nous rappelle lorsque les télé-commentateurs (plutôt d’autrefois) se référaient aux finales des grands événements comme la « grande messe » du football ou rugby.

La notion d'événement sera donc essentielle à notre réflexion sur l'organisation politique, le lien social et l'économie du sport. Sans événement, il n'y a pratiquement pas de sport et donc pas de pastorale. Donc, terminons avec les définitions avant de poser notre triple cadre politique-social-économique. Maintenons le sportif au centre, l’humain qui s'entraine sous le regard de son entraineur-berger. Le tout se faisant dans le cadre d'un événement. Maintenant plongeons-nous dans les trois domaines qui entourent le sportif et son événement. Tentons de comprendre les enjeux politiques, sociaux, et économiques du sport mondial avec l'idée d'identifier les principaux défis pour la pastorale du sport.

Section 1 – L’organisation et la politique du sport

Premier niveau de notre topographie : sa structure et son organisation politique. Il s'agit ici de s'arrêter sur les modèles d'organisation et surtout parler des tensions actuelles entre eux. Car oui il y a bien de frottements dans le monde du sport et des visions divergentes quant à son organisation. Ici je voudrais traiter deux questions : le débat sur le modèle d'organisation et puis la tendance à la décentralisation et la déseuropéanisation du sport.

Commençons d'abord avec la question du modèle d'organisation politique. C'est bien de là que le sport vit une petite crise de gouvernance politique. Mais partons depuis le modèle classique dans lequel se situe le Comité International Olympique au-dessus d’une sorte de pyramide. Selon ce modèle, le CIO aurait la responsabilité du mouvement international du sport. En dessous du CIO, selon cette logique, se situent les Fédérations internationales, dites FI, suivies de leurs homologues nationaux, les fédérations nationales dont les membres sont des associations régionales et des clubs. Nous trouvons parfois des groupements continentaux - les confédérations - pour certains sports, du genre l'UEFA pour ceux qui connaissent le football. A la base de cette structure sont les athlètes, les sportifs. Le tout faisant une jolie pyramide, d'où le nom la « pyramide du sport ».

A côté des fédérations nous trouvons les CNOs ou Comités Nationaux Olympiques chargés de gouverner tout le sport au niveau national, et qui sont également groupés en unités continentales. Une responsabilité principale des Comités Nationaux concerne la sélection des athlètes pour les Jeux Olympiques dont la charge d'organisation incombe aux Comités d'Organisation des Jeux Olympiques (les COJO). Autres acteurs importants du monde sportif : le TAS, ou Tribunal Arbitral du Sport ou *Court of Arbitration for Sport* en anglais - sorte d'instance suprême mondiale pour le mouvement sportif. Puis le monde Paralympique qui prend de plus en plus d'ampleur. En dernier, l'Agence Mondiale Anti-dopage (l'AMA) ou la WADA en Anglais. Cette structure pyramidale est si ancrée sur le territoire européen qu'elle a été tout simplement nommée le « Modèle Européen du Sport ». À tel point que ses caractéristiques sont décrites, valorisées et introduites dans le traité de l'Europe depuis 2007.

Cette organisation a l'avantage d'être propre et simple avec une hiérarchie limpide ainsi que des responsabilités claires dans des champs d'action bien délimités. Voilà, je crois ne rien vous apprendre de nouveau dans ce tableau qui présente la structure du sport mondial. Si ce n'est que je voudrais tirer notre attention à la place du sportif, de l'athlète dans cette organisation politique. Le sportif homme, femme et jeune, cette personne humaine sans qui le sport n'existerait pas, le sportif se situe en bas d'une pyramide censée organiser toute son activité mais dont la proximité du terrain disparait rapidement à chaque niveau supérieur. Je vous avoue que c'est un raccourci facile et en réalité à chaque niveau de l'organisation politique du sport se trouvent aussi des sportifs ou du moins des anciens pratiquants fervents de telle ou telle discipline, voir des commissions d’athlètes ou quotas de représentation dans certaines instances. Mais ce n’est pas toujours les athlètes qui décident des règles qui les gouvernent. Du moins ce n’est plus le cas comme cela l’a été dans le passé.

La structure politique de cette organisation du sport puise ses racines dans une culture de libre association qui s’est développée sur plus d’un siècle. La majorité des fédérations sportives a été créée entre la fin du 19ème siècle et la période de l'entre-deux-guerres par des personnes souvent actives encore dans leur sport et cherchant à codifier et structurer leur pratique dans l'optique de favoriser les compétitions nationales et internationales. L'élément clé de ce mouvement sportif et associatif de l’Europe de Belle Epoque jusqu’au début du Vingtième siècle était l'Amateurisme. Ce mot, souvent mécompris aujourd'hui car dépouillé de son sens originel, décrivait bien plus que la simple négation de son sens contraire moderne - le professionnel. L'amateur était celui qui, libre de pratiquer son sport, le faisait dans un esprit de gratuité. L'Amateurisme était imprégné de ses origines dans les traditions des écoles publiques britanniques. Entendons par là les établissements privés chargés de l'éducation de la future élite de l'Empire de la Grande Bretagne Victorienne puis Edwardienne. Le sport y devient un outil pédagogique de ce que l'on appela la « Muscular Christianity », un Christianisme Musculaire ou virile qui cherche à travers le sport le développement vertueux de la jeunesse britannique, surtout sa moitié masculine. Devenir un « gentleman-amateur » était donc l'objectif visé par les jeunes eux-mêmes et c’est ce qui a valu l'approbation des autorités scolaires du 19e siècle.

De cette culture naît l'idéal de l'Amateur qui est aussi un homme autonome capable de s'organiser lui-même avec ses pairs. Ce fondement de gouvernance démarre depuis le bas, des sportifs qui forment des clubs, des clubs qui forment des associations, et des associations qui se structurent au niveau national et international - souvent en même temps d'ailleurs. Puisqu'il s'agit mouvements créés depuis le bas, il y en a souvent plusieurs et lorsqu'il est question d'organiser des manifestations au niveau international, différents organismes se sont positionnés comme instance légitime national. Le principe de base d'organisation politique est l'*ein-platz-prinzip* – si bien résumé en allemand – autrement dit une place, un endroit. Une fédération par pays. L'histoire de la France en est un exemple. En 1904 au moment de la création de la FIFA, plusieurs organismes se réclament comme seule entité nationale légitime et la consolidation de l’actuelle FFF (la 3FA à l’époque) n’arrive que 15 ans plus tard. C’est une époque, dans une France après-1905 où les Unions, les Fédérations et les Comités se battaient pour la jeunesse sportive française dans leurs patronages religieux et laïcs. C'est donc la tapisserie de fond de la construction de ce qui deviendra une pyramide construite depuis le bas, du local vers l'international. Au niveau global, cette structure s’accentue surtout dans les années 1920 avec le développement des JO comme rassemblement international incontournable. La décennie 1920 voit les états s’intéresser de plus en plus au sport comme outil politique. La création dans l’entre-deux-guerres d’une communauté internationale du sport (voulue comme une meilleure Société des Nations) crée donc un modèle d’organisation politique du sport qui est à la fois, inséparable de ses origines dans le sport amateur du 19ème siècle, et toutefois mêlé à la question de l’organisation géopolitique dès les années 1920. C’est le fondement du monde sportif dans lequel nous vivons depuis.

Mais ce modèle est aujourd’hui défié par un autre. Une vision privée du sport spectacle qui, il faut le dire, a toujours existé dans les sports professionnels, mais qui aujourd’hui voudrait s’octroyer le contrôle de l’élite et quitter la pyramide du sport. C’est ce deuxième modèle du sport dont je voudrais vous évoquer les contours actuels. L’élan de promoteur privé qui commercialise un sport spectacle n’est pas nouveau évidemment, mais son orientation actuelle prend des dimensions jamais vues jusqu’à présent.

Certains d’entre vous ont peut-être suivi les nouvelles depuis le printemps 2021 lorsqu’un groupe de clubs de football ont tenté de créer une superligue qui existerait en dehors du cadre des instances du football. C’est une privatisation du sport spectacle qui propose de prendre le haut du sport qui, jusqu’à aujourd’hui existe en lien avec le reste de la pyramide, et de l’extraire pour en faire un business tout à fait indépendant. Puisque le modèle européen pyramidal se structure avec un principe de solidarité entre les niveaux, perdre un haut niveau qui produit la majorité des revenus menace le bon fonctionnement de ce système. Les dernières nouvelles de ce cas seront judiciaires car les clubs ont saisi la cour de justice européenne afin de tester les limites du droit de la concurrence. Nous aurons une réponse d’ici la fin de l’année sur la légalité d’une telle démarche.

Mais la privatisation se sent aussi à l’intérieur du sport. Quelques autres exemples du football. Déjà il y a quelques années, se présentaient des investisseurs (les fonds privés de capital-investissement – dits « private equity » en anglais) ont frappé à la porte de la FIFA pour acheter les droits des compétitions de l’instance mondiale du football. Pour 25 Milliard. Pas Million mais Milliard. C’est que le sport intéresse les acteurs de l’économie mondiale mais qui, eux, ne se soucient pas du modèle traditionnel selon lequel le sport serait organisé. C’est un secteur comme un autre, à être exploité pour son potentiel économique.

Mes collègues au CIES Intelligence réalisent des études sur les investissements dans les clubs. Leurs recherches récentes démontrent combien le mouvement de privatisation a pris de l’ampleur, notamment par des investisseurs américains. Une situation rare il y a dix ans, le phénomène a explosé depuis 2017-18 avec près de 35 clubs européens qui ont des propriétaires majoritaires (ou au moins minoritaire) américains. L’autre développement parallèle c’est la privatisation sous forme d’entreprise multinationale. Ici nous parlons de la multipropriété des clubs – phénomène appelé Multi-Club-Ownership ou MCO – qui voit de plus en plus de clubs faisant partie d’une sorte de portefeuille de clubs. L’on pense facilement à Manchester City qui est propriété de City Football Group qui tient des clubs dans douze pays différents, tous liés à la société mère. C’est une autre forme de privatisation du sport qui se multiplie à une vitesse impressionnante. En 2016 il y avait déjà 83 clubs faisant partie de réseaux de propriétaires. Mais cette année, en 2023, nous frôlons les 300 clubs (282 comptabilisés par mes collègues du CIES Intelligence). C’est un changement important qui a des conséquences sur la place du sportif qui devient employé d’une multinationale avec ses opportunités et défis dans les parcours de développement de carrière. Garder l’être humain au centre devient un enjeu encore plus important lorsque le sportif peut se trouver dans des circuits de transferts avec autant de possibilités de progrès personnel que de mercantilisation de l’humain.

En parallèle au développement d’un modèle privatisé du sport (qui contraste avec le premier modèle de pyramide dont nous avons parlé) nous pouvons voir depuis peu ce que j’appellerais une « déseuropéanisation » du sport. Bien que diffusé partout dans le monde, le sport moderne a été longtemps ancré dans un modèle d’organisation politique centré sur, et depuis, l’Europe. Ceci est en plein changement. Nous avons vu la décentralisation des événements sportifs, type Jeux Olympiques, Coupes du Monde, qui sont de plus en plus organisés sur les continents autres que l’Europe. Les clubs sportifs, les compétitions et ligues suscitent de plus en plus l’intérêt des acteurs au-delà des frontières du Vieux continent. Comme déjà cité avec le cas l’américanisation du football européen, il y a aussi le rachat par des états souverains tels le Qatar et maintenant la vague saoudienne qui cherche à acheter les sports, le golf, la Formule 1, ou la boxe étant les derniers sur la liste. Même les instances imaginent un futur au loin. La FIFA est la dernière à avoir délocalisé une partie importante de ses postes à Miami. C’est une décentralisation qui déstabilise les fondements de ce même modèle pyramidal.

Donc, nous retrouvons une organisation politique articulée autour de deux modèles qui se heurtent de plus en plus. L’un pyramidal, reposant sur une histoire particulière et amateur, et l’autre privatisé qui est surtout commercial dans son opération. En lien à cette tension entre modèles d’organisation et la montée d’une privatisation nous témoignons aujourd’hui à une décentralisation et déseuropéanisation du sport. Nous reviendrons à la fin pour évoquer les défis pastoraux liés à ces éléments, mais passons maintenant au deuxième domaine de notre topographie : le social.

Section 2 – Le sport comme planète social

Après la question de l’organisation politique du sport, j’aimerais évoquer avec vous le sport comme planète sociale. Je parlerais de planète car sur cette planète vivent des hommes, des femmes et des jeunes tous en lien. Le sport les lie les uns aux autres. C’est également un lieu où se manifestent les limites des modèles d’organisation politique dont nous venons de parler. Les humains ont parfois du mal à vivre ensemble, en société. Le sport n’est pas indemne des imperfections de l’humain. Ici, je vais présenter trois aspects du sport comme planète sociale où l’humain oscille entre visions qui élèvent son humanité et tragédies qui la détruisent, le tout passant par des questionnements profonds de sa nature, sa raison d’être. En premier, je donnerai l’exemple du sport comme lieu de fraternité mais en tension avec l’enjeu de la compétition. Deuxièmement, nous parlons des dérives que cette logique de performance peut engendrer notamment à travers des abus des plus fragiles. Puis, je parlerai de ce que nous pourrions appeler une sortie de crise d’identité sociale du sport.

Commençons avec le lien fraternel dans le sport et prenons l’exemple du tournoi international des juniors en football qui date de 1948. Organisé d’abord par le secrétaire de la Football Association et futur président de la FIFA, Sir Stanley Rous, l’événement était conçu en tant que rassemblement pour rétablir des liens internationaux entre jeunesses dans l’après-guerre. Des jeunes de huit pays ont passé trois jours logés ensemble dans un camp militaire dans le Kent. Ils ont certes joué des matches dans certains stades de clubs londoniens mais ils ont surtout vécu ensemble, faisant des sorties culturelles et dans l’idée de partager au-delà des frontières linguistiques et nationales. Ce n’était pas chose simple sachant que parmi les pays invités était deux anciens membres de l’Axe (l’Italie et l’Autriche). Toutefois, le tournoi a été un succès et puis est passé rapidement sous le patronage de la FIFA dès 1949. L’événement a pris de l’ampleur avec de grandes foules pour l’édition 1953 en Espagne et beaucoup de fanfare autour de la présence de trois équipes allemandes (l’Est, l’Ouest, et la Sarre). Saisi d’intérêt politique, le tournoi a commencé à s’éloigner de ses origines de rassemblement de jeunesse dans son optique originelle de reconstruction des relations internationales après-guerre. C’est une évolution d’un sport construit autour du lien social qui s’en éloigne au fil des années au bénéfice de la logique de performance, de compétition, sans oublier la représentation politique d’une jeunesse nationale. C’est progressivement la transformation d’une vision du football international véhiculée par certains dirigeants ayant connu la deuxième guerre mondiale (et certains aussi la première de manière intime depuis les tranchées). Cette vision, bien articulée par Jules Rimet en 1954, le président de la FIFA en fin de vie, dans sont texte *Le Football et le Rapprochement des Peuples*, semble de moins en moins accordée à la réalité des terrains de plus en plus professionnels. Or, au tournant des années 60 la fraternité avait laissé sa place à la compétition et la politique du sport international pour des jeunes tournés de plus en plus vers le professionnalisme.

L’enjeu de présenter la meilleure équipe junior possible ne se limitait plus aux tournois inter-nations colorés de leurs touches de géopolitique de Guerre Froide. Dans l’explosion des compétitions internationales de plus en plus jeunes à partir du tournant des années 1960 et 1970, la logique de compétition et victoire à tout prix avale le sport des jeunes.

Le scandale de Totonero – l’arrestation en mars 1980 de joueurs et dirigeants de clubs de première division puis la suspension annoncée d’une vingtaine de joueurs et sanctions pour sept clubs – à peine avalée, le football italien vit une nouvelle infamie les premiers jours de 1981. Bien qu’épargné du Totonero, le club de l’Internazionale de Milan est en ligne de mire pour un « scandalito » concernant leur équipe junior championne du monde des clubs au tournoi Mundialito en Argentine. Il s’est avéré que le club avait aligné un jeune qui était trop vieux pour être « infantil » comme le désignait le nom du tournoi. Le jeune en question, Massimo Pellegrini (enregistré sous le nom et l’identité de Massimo Ottolenghi) avait déjà plus de quinze ans alors que le tournoi était censé être réservé aux jeunes moins de quatorze. Mais l’appât de la victoire attire tous les abus et sans regarder qui en paie les frais. Le jeune a terminé meilleur joueur du tournoi mais le scandale a valu deux ans de suspension aux dirigeants responsables, plusieurs millions de Lire d’amende pour le club et même six mois pour le jeune Massimo. Grande promesse du football junior, Pellegrini ne fera finalement qu’une carrière modeste plutôt en deuxième division italienne. La pression de la compétition aura fait encore passer la victoire avant la fraternité et révèle la tension entre les fins et les moyens. Une crise de sens et de valeurs.

Les pressions de compétition ne se font pas ressentir seulement contre les logiques plutôt d’un sport fraternel. De fait, l’environnement du sport d’élite a généré tout une série de dérives depuis de nombreuses années qui sont en train de remonter à la surface. Ceci m’amène au deuxième point dans le sport comme planète sociale : les abus et les fragilités dans le sport.

Si l’Eglise fait face aujourd’hui à divers scandales (soit de pédophilie ou autour de personnes fragiles ou d’autres adultes) la question des abus n’épargne de loin pas le sport. Depuis quelques années déjà, différents témoignages d’anciens athlètes ont révélé des vécus terrifiants surtout touchant le secteur de l’encadrement et la formation des jeunes. Un des cas les plus médiatisés a été celui de l’ex-entraineur de gymnastique aux Etats-Unis, Larry Nassar. Initialement kiné de formation et puis ostéopathe, il s’est spécialisé dans l’accompagnement des sportifs dans les années 1990. Nommé coordinateur médical pour la fédération américaine de gymnastique, il a suivi des centaines et des centaines de jeunes athlètes entre 1996 et 2014. Seulement à partir de 2015 plusieurs témoignages sont sortis de jeunes gymnastes féminines créant une vague libératrice pour plus d’une centaine d’autres ex-athlètes abusées sexuellement par le préparateur. Il a été condamné en 2018 à un minimum de 40 ans de prison.

Un autre cas dans le club de football renommé du Celtic de Glasgow en Ecosse, les rumeurs courraient depuis les années 1960 et 1970 que l’entraineur des jeunes, Jim Torbett et d’autres responsables ont abusé plusieurs générations de garçons qui rêvaient d’endosser le fameux maillot des « Hoops » blanc et vert. Le cas a explosé en 1996 lorsqu’une journaliste a exposé les abus dans le Boys Club du Celtic suite à des premiers témoignages d’anciens jeunes joueurs. Loin d’être la conséquence d’une seule personne, le cas a révélé un réseau d’acteurs dans le club avec plusieurs individus (entraineurs et responsable équipements) impliqués dans une culture d’abus qui a duré plus de vingt-cinq ans.

Un dernier cas concerne le patinage et présente plusieurs facettes des abus qui touchent le sport. Vous avez certainement entendu parler des abus sexuels des mineures dans le patinage français. Révélés il y a trois ans, Sarah Abitbol, médaillée de bronze en couple lors des Mondiaux 2000, a accusé son ancien entraineur Gilles Beyer d’abus lorsqu’elle était mineure. Plusieurs autres ex-patineuses ont également affirmé des plaintes contre l’homme et ont dénoncé la culture d’omerta dans le sport. Mis en examen en 2021 et ayant avoué des relations inappropriées, l’entraineur est finalement décédé avant qu’il y ait un procès. L’abus dans le patinage n’est pourtant pas que sexuel. Les Jeux Olympiques d’hiver de 2022 ont présenté le cas étrange d’une patineuse Kamila Valieva qui finalement n’a pas était suspendu aux débuts le la compétition malgré des problèmes de dopage dans le sport russe. Ici le dopage cache un réalité compétitive terrible d’autres types d’abus. Ne l’oublions pas, il s’agit d’une patineuse russe de quinze ans poussée vers les sommets peu importe le prix. Certes sa performance de quadruple saut (jusque-là inédit chez les femmes aux JO) est extraordinaire, mais à quel prix ? Lorsque l’on apprend que son entraineur, Eteri Tutberidze, soumet ses petits prodiges à un régime de préparation qui comprenait l’exclusion de boire de l’eau en compétition, d’avaler des doses de Lupron (médicament qui bloque la puberté chez les filles), et qui finit pour certaines en arrêt de carrière pour anorexie, le sport peut se poser des questions.

Jusqu’à présent, à ma connaissance, aucune fédération sportive internationale a mandaté une enquête profonde et sérieuse sur les abus dans leur sport. Les journalistes sont seuls à travailler ce terrain tragique. En 2019, une enquête du collectif de journalistes *We Report* publié chez Médiapart avait dévoilé des « dysfonctionnements majeurs » dans les échelons français – fédérations, clubs, collectivités locales, Etat, justice. Sur la base de centaines de témoignages de victimes, les deux journalistes ont découvert au moins 77 affaires ayant fait au moins 276 victimes, en majorité des enfants de moins de 15 ans, et dans 28 disciplines sportives différentes et qui ont pour la plupart été étouffées par les instances sportives.

Ces abus révèlent la fragilité de la planète sociale sportive. Certaines réponses commencent à arriver du mouvement sportif. La montée du « safeguarding » comme le projet conçu du CIO propose des pistes pour créer une ambiance plus sure et des politiques de protection des athlètes d’harcèlement et d’autres abus. Mais il y a encore bien du chemin à parcourir notamment dans la mise-en-lumière des cas d’abus par le mouvement sportif.

Après la tension entre fraternité et logiques de compétition à tout prix et le fléau des abus dans le sport, le troisième domaine social que je souhaiterais aborder est celui de l’identité. Depuis bien des années, les universitaires ont creusé la question du genre dans son application au sport. Ces études ont pu discuter les problèmes d’accès au sport, de l’exclusion, de discours autour du corps et de la santé. Aujourd’hui, les débats sont beaucoup axés sur la question de l’égalité, voir de l’équité qui n’est pas forcément la même chose. Le sport vit presque une crise d’identité qui en résulte.

Pour illustrer ce propos, je vous parlerai de deux cas. Le premier remonte à la fin 2009 et concerne la coureuse d’élite Caster Semenya. La sudafricaine explose sur la scène internationale avec des performances extraordinaires et à dix-huit ans elle décroche la médaille d’or des championnats du monde d’athlétisme 2009 à Berlin. Mais ses performances dérangent. L’on commence par questionner sa fémininité. Sans rentrer dans les détails biologiques du cas, appelé hyperandrogénisme, Semenya fait probablement (car les détails de son cas sont restés confidentiels) partie de la petite proportion des personnes qui démontrent des différences ou variations dans leur développement sexuel, à savoir une condition intersexe. Son cas a provoqué une réflexion au sein de la fédération internationale d’athlétisme. L’instance publie ses nouveaux règlements de qualification en 2011 qui, afin de concourir, imposent à des athlètes comme Semenya de diminuer leur taux d’androgène (bien que naturellement produit par leur corps différent). La fédération révise ses règlements en 2015 et puis en 2019, période qui voit plusieurs litiges allant jusqu’au TAS, le Tribunal Arbitral du Sport. Le résultat est l’obligation de baisser la production (une fois de plus, qui est naturelle chez Semenya) de testostérone dans le corps de certaines athlètes. Au nom de l’équité, le sport impose ce que nous pourrions presque appeler un « dopage à l’envers ». Croyant que cela crée un préjudice à sa participation dans le respect de son intégrité physique, Semenya saisit la Cour des Droits de l’Homme qui vient de lui donner raison en juillet dernier.

Cette crise de qualification et d’éligibilité se confond depuis peu avec le mouvement transgenre. Issue de la théorie du genre, le mouvement dit « trans » prône une vision en flux du genre. L’identité est purement subjective et peut varier. Né homme, par exemple, l’individu peut se sentir profondément femme et donc change d’identité. L’extension du genre qui a remplacé le sexe jusque dans l’état civil crée des cas compliqués pour le sport. En 2022, Lia Thomas gagne les championnats nationaux universitaires NCAA aux USA en explosant les records féminins. De nouveau, les performances dérangent. Cependant, à la différence de Semenya (femme depuis toujours), l’auteure de ces nouveaux records ne s’identifie comme femme que depuis 2019. Né William, l’homme ne se sent pas à l’aise dans son corps et démarre une transition de genre. Cette situation provoque un tollé d’une partie de la communauté sportive qui y voit une violence faite aux femmes athlètes désormais obligées de concourir contre des hommes transitionnés. De l’autre côté, l’on invoque une discrimination contre la minorité trans qui ne cherche à pouvoir pleinement participer à la vie sociale. Il est important de noter le poids de l’argument de discrimination qui, à l’heure où les exclusions violentent le sens profond d’équité sociale dans le débat public, mélange le genre et le sexe, la femme hyperperformante et l’homme qui s’identifie comme femme.

Justement parce que le sport est un lieu par définition social, où l’on se rencontre, la question du genre et des distinctions entre genre devient problématique. Sur la planète sociale du sport, l’on a visiblement de la peine à arriver à une définition claire et incarnée de l’identité de l’homme et de la femme. Après la tension autour du sens du sport (entre fraternité et compétition), la tragédie des abus, même l’identité du sport est en crise.

Section 3 – La particulière économie du sport

L’organisation politique du sport est en tension ; la planète sociale du sport en crise de sens et d’identité. La troisième partie de cette topographie consiste à revoir l’économie du sport. Je voudrais brièvement traiter plusieurs éléments qui sont en lien avec des enjeux pastoraux, notamment le commercialisme du sport, les transferts d’athlètes, et le modèle de professionnalisme féminin.

Revenons dans l’histoire afin de regarder le lien entre commercialisme et sport chez les jeunes. Dans le football, la présence de marques commerciales n’est rien de récent ; ni autour des jeunes. Les compétitions juniors ont souvent été parrainées par des entreprises commerciales afin de soutenir le coup d’organisation. L’arrivée de Joao Havelange à la tête de la FIFA en 1974 change la donne car il apporte avec lui un contrat important avec Coca-Cola (déjà présent aux Jeux Olympiques) et un partenariat avec adidas. L’un des points forts de cette nouvelle alliance sera la création de compétitions mondiales pour les juniors, en commençant avec la première Coupe du Monde des moins 20 ans en 1977. Organisée en Tunisie, la compétition permettra au reste du monde de rentrer dans la danse du football mondial, en organisant des championnats internationaux (jusque-là plutôt réservés à l’Europe et l’Amérique du Sud) et en participant avec des équipes juniors. Cette nouvelle vitrine mondiale est à la fois une aubaine pour le sport des jeunes (de par le financement prévu) et ouvre le podium à d’autres pays. Ainsi, l’URSS devient premier champion du monde moins 20 ans en 1977 et le dernier carré permet à beaucoup de pays qui n’ont jamais figurés sur le podium sénior de développer leurs futures élites. Le financement permettra aussi à la création d’un concours individuel et international illustrant les meilleurs jeunes talents et dont les vainqueurs sont présentés aux spectateurs de la finale du mondial sénior en Argentine en 1978. La question du financement ouvrira également un combat entre marques qui instaureront une course aux parts de marché, cherchant à s’arracher la fidélité de la jeunesse soit en buvant du Coca, soit du Pepsi, chaussant des adidas ou des Puma. La décennie des année 1970 voit aussi l’arrivée de McDonald comme sponsor Olympique. Dès lors, commence une période pendant laquelle le sport s’associe à des marques (souvent américaines) de fast-food qui posent des questions sur le lien entre la santé, le sport et les marques commerciales. C’est une alliance qui durera jusqu’à nos jours et seulement maintenant se posent des questions autour du sponsoring « éthique ». Est-ce que le sport, une activité qui prône la santé, peut s’associer à des marques commerciales qui ne partagent pas forcément cette même valeur ? Qui plus est, comment maintenir un équilibre sain entre le commercialisme qui finance le sport et ce domaine censé promouvoir des valeurs de gratuité, d’effort, d’éthique surtout chez les jeunes ?

Une autre particularité de l’économie du sport est son lien avec le monde des paris. La présence des paris remonte aux débuts du sport moderne et commencent avec les courses, les combats et toute compétition sur laquelle le spectateur peut miser une somme pour gagner. Pendant le 20e siècle, les autorités sportives ont rapidement compris l’intérêt de contrôler ces activités si lucratives dans le double but de les maîtriser pour financer le sport et de règlementer afin d’éviter les éventuelles manipulations possibles. Par conséquent, le secteur des paris a souvent été codifié dans les lois nationales, avec une loterie pour financer le sport, et puis fermement règlementé. L’évolution depuis quelques années consiste à voir la prolifération de sites de paris non-règlementés, voir carrément illégaux, qui ne reversent aucun centime au sport et qui sont parfois sous la mainmise de réseaux mafieux. Il n’est pas sans conséquence pour ce que j’appelle la « planète sociale » du sport. Si la question de l’addiction se pose pour le citoyen qui peut se voir attirer et puis accrocher à une pratique rendant dépendant, il existe aussi des interrogations pour les athlètes. J’ai fait brièvement mention au scandale de Totonero qui impliquait des footballeurs italiens en 1980, mais le cas le plus terrible était probablement la World Series de 1919 aux USA lorsqu’une partie de l’équipe de Chicago a accepté des pots de vins pour perdre la finale de baseball. Les problèmes n’ont pas disparu avec un soi-disant progrès de la société. Cet été des joueurs et des dirigeants du football français ont été sanctionnés par la commission de discipline pour avoir parier sur des matches parfois les impliquant eux-mêmes. Il existe quelques organismes qui suivent de près ce phénomène, notamment une agence qui s’appelle SportRadar. Cette société d’origine norvégienne, publie un rapport annuel sur les manipulations dans le sport. A la différence de ce que voudrait certainement croire notre société dupée par le mirage de l’homme toujours en progrès, les tendances observées dans la corruption et la manipulation des matches et compétitions sont plutôt de mauvais augure.

Après l’équilibre compliqué autour du commercialisme et le phénomène des paris, je voudrais évoquer la particulière économie autour du transfert de l’athlète. Je parlerais surtout du football car c’est l’économie la plus importante avec son marché qui s’approche des 10 milliards. Pour illustrer les enjeux et les défis autour de cette question économique, je voudrais parler d’un homme qui s’appelle Emiliano Sala. Footballeur argentin qui visait une belle carrière de professionnel, Sala est passé par plusieurs clubs en France entre 2010 et 2015 avant d’arriver à Nantes. Transféré de Bordeaux dans la Ville des Ducs, le contrat stipulait que le FC Nantes ne payerait que la moitié de la valeur de transfert (2 millions d’euros) sous condition de garantir cinquante pourcents d’une revente future. Le joueur a fait trois saisons et demi impressionnantes marquant près de 50 buts, malgré un salaire très modeste par rapport à son rendement sur le terrain. Le club le pousse à partir dans l’espoir de récupérer une somme importante car, souvenons-nous il en doit la moitié aux Girondins de Bordeaux. Affaire finalement conclue avec le club gallois de Cardiff, le joueur part dans un avion piloté par un pilote du dimanche sans licence commerciale et ne pouvant voler la nuit. La tragédie finit avec les deux hommes disparus dans la Manche. Dans les trois mois qui suivent, le père de Sala décède, incapable de se remettre du deuil. Depuis 2019 et après de multiples retournements juridiques, le club de Cardiff a été tenu à verser l’indemnité de transfert dont la moitié des 17 millions d’euros reviendra à Bordeaux. Le cas est clos, le cercueil aussi.

Le système de transferts dans le sport professionnel revendique une légitimité justifiée par des logiques de solidarité, de soutien et promotion des jeunes. Sauf que la réalité est bien différente. Dans le cas d’Emiliano Sala, ce que nous voyons c’est surtout la puissance des logiques d’argent, d’instrumentalisation de l’athlète, et des litiges quasi-interminables, le tout pour 17 millions d’euros et causant la disparition de trois hommes.

Le sport professionnel est un marché d’emploi assez particulier. Justement, la grande question du sport d’équipe au féminin, qui est en train de se professionnaliser rapidement, est de se construire un modèle propre. Le sport individuel chez les femmes, tel le tennis, s’est professionnalisé plus tôt que le phénomène de sport d’équipe. Suivant des logiques d’égalité des sexes, l’US Open a fêté récemment les 50 ans depuis l’instauration de l’équité en rémunération des prix entre hommes et femmes. Le grand chelem américain avait déjà choisi un modèle égal pour la « prize-money » en 1973. Si les sports d’équipe ont suivi lentement derrière, l’accélération de la professionnalisation dans le football féminin par exemple a propulsé ces questions à la une des médias. Cela a été au cœur des débats autour de la rémunération des sélections à la Coupe du Monde Féminine de la FIFA en 2019. Au centre était la sélection américaine qui a trouvé un accord avec sa fédération pour les rémunérations. Le point intéressant c’est la différence entre hommes et femmes dans les modèles choisis (incitation aux bonus plus chez les hommes, plus de garanties chez les femmes entre autres différences). Ces distinctions font penser que peut-être le modèle de professionnalisation économique ne doit pas forcément être le même. Cependant, les instances suivent plutôt un copié-collé du football masculin au féminin. Par exemple, le dernier rapport 2022 de la FIFA sur les transferts affichait une satisfaction de la hausse des transferts et des indemnités dans le football féminin. Au lieu de réfléchir sur les enjeux et peut-être les éléments à remettre en question dans un modèle économique du sport professionnel, il est plus facile de suivre des chemins déjà bien tracés. Pourtant, est-ce que nous ne devrions pas plutôt nous interroger sur l’avenir du sport féminin et comment il se professionnalise et génère sa propre économie ?

Défis pastoraux

Voilà. Nous arrivons au bout de notre cartographie du sport international. Pour résumer, le monde du sport est en tension. Par les exemples historiques j’espère vous avoir montré qu’il l’a toujours été, même si certains défis ont changé légèrement de visage. De fait, dans chacun des ses trois domaines exposés – l’organisation politique, l’aspect social, et l’économie – le sport contient des enjeux et des défis importants. Pour conclure, j’aimerais citer quelques éléments pastoraux en lien avec ces enjeux et défis.

Reprenons le premier domaine : le sport dans son organisation politique globale. Ici je relève deux défis qui pourraient nécessiter une attention pastorale particulière. D’abord, nous avons évoqué la place de l’athlète dans ces modèles d’organisation. Où est la place du sportif, professionnel ou celui de dimanche dans cette organisation ? L’organisation est-elle *pour* le sportif ou *sur* le sportif ? Le défi pastoral est de maintenir le sportif, femme, homme et jeune, au cœur de l’organisation, et donc il faut se poser ces questions. Après, face à la décentralisation, la privatisation et la déseuropéanisation du sport, quelle est la réponse pastorale ? Cela me fait penser à une remarque du Pape François autour de l’organisation du récent synode. Il a rappelé que l’Eglise est présente partout dans le monde et qu’elle doit se décentrer de l’Europe. Cela n’est pas dans le but d’ignorer une terre traditionnelle (l’Europe), mais pour embrasser l’élan missionnaire si essentiel à la vie de l’Eglise. Une même approche pourrait s’appliquer au sport.

Sur le deuxième aspect de notre topographie – le sport comme planète sociale – je vois deux enjeux/défis. Nous avons parlé des tensions entre les différentes logiques sociales du sport : celle qui cherche d’abord le lien et la fraternité versus celle qui cherche à imposer la compétition à tout prix pour asseoir une victoire absolue. C’est une course à la performance devant l’autre qui génère des abus surtout des plus jeunes et fragiles. La triche sur l’âge, l’abus de la relation de confiance entre adulte et mineur, tout cela viole (parfois littéralement) la dignité du sportif. Pourtant le lien social nous confronte à l’autrui et c’est ce vis-à-vis qui nous permet aussi de nous comprendre nous-mêmes. C’est ce que le Pape François avait déjà appelé « le sport comme lieu de rencontre ». Mais dans un sport dont l’humain n’est plus le centre la rencontre peut rapidement virer en confrontation et révéler les limites et les fragilités de tous. Réduire l’athlète à une course à la performance uniquement quantifiée, désincarne l’être. Qu’il s’agisse des critères de qualification d’athlètes voulant suivre des politiques d’équité ou d’égalité entre groupes, l’importance de la dignité de l’individu doit néanmoins demeurer au premier plan. Les athlètes à la périphérie, ceux ou celles qui n’arrivent pas à bien s’intégrer dans leur univers social, peuvent vivre des souffrances personnelles terribles. Parfois, les réponses les dirigent vers des voies sur lesquelles leur humanité se désincarne, ce qui fait penser aux gnostiques ou cathares de siècles passés. Dans la poursuite du « faire », l’athlète peut perdre son « être ».

Troisième et dernier champ de notre topographie est l’économie. Dans l’accompagnement pastoral des sportifs (et dirigeants du sport), il me semble que les phénomènes de commercialisation et financement nous posent une question aussi ancienne que fondamentale : le sport, peut-il servir deux maîtres ? Le sportif, peut-il servir deux maîtres ? La question que Jésus a posé au peuple de son temps est certainement valable encore aujourd’hui et dans le sport. Servir la promotion d’un produit ou servir le développement du sport ? Servir le financement du sport ou servir l’enrichissement individuel ? Servir l’argent ou servir le développement de l’homme ? Le sport fait face à ces questions tous les jours. Puis, l’économie du sport professionnel féminin, comment se construit-elle ? Est-ce sur les mêmes bases que le sport spectacle masculin avec ses imperfections ? Ou le sport féminin, peut-il choisir de construire un autre modèle ? Dans la théologie, l’on distingue entre essences, entre principes pétrinien et marial. Sans tomber les pièges d’une pensée « essentialiste » post-moderne, qu’en est-il de l’essence du sport féminin et masculin ? Quel apport peut donner l’un(e) à l’autre ? Doit-on conclure que le modèle économique sportif masculin est l’unique à suivre ? Dans l’altérité l’individu se comprend mieux.

Il existe donc bien des enjeux compliqués et des défis menaçant l’humanité du sportif et du sport. L’histoire nous montre que souvent les défis ne changent pas. Pourquoi ? Parce que, dans *le* temps, l’homme ne change pas. En revanche, dans *son* temps il peut se convertir. Dans l’intérêt pastoral qui n’oublie jamais l’athlète-brebis – d’accompagner les 99 ou de trouver l’unique perdue – replaçons alors le sportif au cœur des dimensions d’organisation politique, sociale, et économique de l’univers du sport.